

L'Islande ! Quel mot magique !

Ça y est ; le week-end est fini ; on reprend du service pour une nouvelle semaine.

Il y a du nouveau aujourd'hui. Ma bibliothécaire préférée vient de changer l'affiche scotchée sur la vitre devant moi. Je ne voudrais pas faire mon râleur, mais est-ce qu'une vitre, c'est un panneau d'affichage ? Pour une fois que j'avais une vue dégagée sur un peu de verdure, je ne peux même pas en profiter. Qu'il pleuve, qu'il neige, ou que le soleil brille, il y a toujours une affiche XXL pour m'empêcher de profiter du paysage et des saisons qui passent. Je prends mon mal en patience en me disant que j'aurai peut-être une meilleure place au prochain inventaire ; l'espoir fait vivre, comme on dit.

Voyons voir, qu'est-ce qu'elle annonce cette affiche ? 7^{ème} CONCOURS DE NOUVELLES "À chaque page un nouveau voyage". Originale l'illustration ! Un livre ouvert dont les pages se transforment en un œil de cyclone gros comme une planète. Les nuages qui deviennent des coulées de lave colorées qui s'infiltrent dans la reliure du livre, et des vagues déchaînées qui expulsent...qui expulsent... Là, je suis trop loin pour bien voir. Il faudra que je me concentre davantage, ou au contraire, que je laisse libre cours à mon imagination. Cela me fera passer le temps en attendant mon prochain lecteur.

Passons au règlement : « *La nouvelle remise par les candidats portera obligatoirement sur le thème "À chaque page un nouveau voyage". N'hésitez pas à faire preuve d'imagination et à décliner le sujet aux sens propres et figurés. Les voyages forment-ils la jeunesse ? Voyager ouvre-t-il l'esprit ? Vous pourrez tenter de répondre à ces questions, et en poser d'autres dans les textes que vous imaginerez. Il pourra être question de voyages physiques, mais aussi sensoriels, imaginaires, immobiles... Peut-on voyager sans bouger, sans quitter son canapé ? Peut-on partir en voyage au bout de sa rue ? La nouvelle portera obligatoirement un titre. »*

Alors là, j'aimerais bien y participer, moi, à ce concours ! Ce n'est pas comme si je n'étais pas le premier concerné ! Des pages, j'en ai 283, et en ce qui concerne les voyages, pas de soucis, j'ai de quoi vous en parler des heures et des heures. Qu'est-ce que vous préférez ? Que je vous parle des voyages que vous ferez avec moi, ou que je vous parle de mes voyages à moi ?

Ce n'est pas pour me vanter, mais j'aime bien mon histoire ; elle s'appelle *À Islande* ! Donc, vous avez déjà une idée de là où je vous emmène... L'Islande est à la mode en ce moment ; en tout cas, j'ai plein de confrères islandais traduits en français qui rencontrent beaucoup de succès. A peine sont-ils revenus, que hop ! ils repartent. Ils ont à peine le temps de souffler. Physiquement, certains accusent déjà le coup : pages froissées au fond du sac à cause de la gourde d'eau trop lourde qui les écrase, tâches de café ou de chocolat et miettes de gâteaux ou de viennoiserie qui s'incrument et qui gratouillent entre les pages, feuilles cornées parce que l'on n'a rien sous la main qui sert de marque-page, j'en passe et des pires...

Mais pourquoi cette obsession à dire que les voyages forment la jeunesse ? Et les vieux alors ? Ils auraient tout vu, tout entendu ?

Pour être honnête, des jeunes, je n'en vois pas beaucoup qui viennent me voir, et encore moins qui m'empruntent. C'est vrai qu'à mes moments perdus, je pourrais m'amuser à calculer la moyenne

d'âge de mes lecteurs, mais je crois que cela ne serait pas très significatif. Ce n'est pas l'année de naissance qui compte mais l'envie de se laisser émerveiller au fil de mes pages.

Mon public n'est pas de la première jeunesse ? Aucune importance ; je ne m'en plains pas. Je sais bien que, quel que soit son âge, le lecteur est fidèle à un auteur qu'il aime, même si ce dernier veut l'emmener sur d'autres sentiers. Tenez, par exemple, mon auteur à moi, Ian Manook ; c'est parce qu'on l'aime pour ses romans policiers et sa façon d'écrire que l'on vient vers moi. Et pourtant, je ne suis pas un roman policier, je suis un roman inspiré de faits réels qui raconte une campagne de pêche à la morue à *Islande* au début du vingtième siècle, avec une description époustouflante des conditions de travail effroyables des pêcheurs de Paimpol, et, après leur naufrage, une très belle intrigue en lien avec l'Hôpital français d'Islande, à Fáskrúdsfjörður (« mais on peut aussi dire Bùdir¹. »)

Dis comme cela, mon histoire peut ne pas sembler très palpitante ; en tout cas, elle n'a rien à voir avec le genre policier que l'on apprécie tant chez mon auteur. Je vois bien la façon dont on fait la moue quand on me manipule. On me tourne, on me retourne, on lit la 4^{ème} de couverture, on ouvre quelques-unes de mes pages au hasard, on lit de nouveau la 4^{ème} de couverture, on me pose sur l'étagère, on me reprend, on me repose, on caresse amoureusement le dos de mes grands frères qui se trouvent à côté de moi et qu'on a tous lus, on soupire, on fait la grimace, on hésite...mais on finit toujours par me prendre, car on fait confiance à mon auteur.

Et donc...

Et donc, j'ai le plaisir de vous annoncer que le dernier lecteur qui m'a emprunté, m'a lu toutes affaires cessantes ! Il n'arrivait pas à me lâcher, et quand il le faisait, c'était à regret et pour me retrouver dès que possible. J'ai eu quelques frayeurs au début, car mon auteur y va fort avec du vocabulaire inconnu pour qui n'est pas familier avec le milieu de la pêche. Dès les premières lignes apparaissent des « bauquières » et des « vaigres », un coup à ce qu'on me laisse tomber sans demander son reste. Rares sont les courageux qui prennent la peine de chercher le sens des mots qu'ils ne comprennent pas dans un dictionnaire, pardon, je veux dire sur leur téléphone portable. Tant que le vocabulaire inconnu ne gêne pas la compréhension globale, on continue à tourner mes pages, comme si de rien n'était. Mais il faut savoir rester patient... Je savais bien qu'à force de rencontrer le verbe « boetter », mon dernier lecteur finirait par s'agacer de son ignorance et chercherait à comprendre. Au bout de quelques pages, il a donc tapé « boetter » sur son téléphone portable. Il n'a pas été plus loin que la première définition qui est apparue sur l'écran : « appâter un hameçon ou amorcer le poisson en mer », et il a eu de la chance, car c'est une définition correcte.

Côté vocabulaire, les temps ne sont plus ce qu'ils étaient. Je vois peu de dictionnaires dans les maisons où je vais. Et même s'il y en a, comme je vous le disais, à la moindre question, c'est le téléphone portable que l'on consulte. Et l'on arrive parfois à des situations cocasses. Tenez par exemple, le verbe « mèquer », qui revient régulièrement dans mon histoire. Tous les pêcheurs bretons de pêche à la morue du siècle dernier ne faisaient que cela, « mèquer ». Mon dernier lecteur (qui ne possède aucun dictionnaire papier, soit dit en passant) a tordu le nez quand il a vu que la première occurrence qui est apparue sur l'écran de son téléphone portable lorsqu'il a tapé « définition mèquer » a été : « Définition de maquer : familier (surtout passif) - Être maqué avec :

¹ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, page 57

vivre en concubinage avec ». Rien à voir avec mon histoire, de toute évidence. Il a eu beau faire défiler les pages de l'écran de son téléphone portable pendant 10 secondes, le verbe mèque était franchement barré, ~~mèque~~, ou affiché comme « terme manquant » ; rayé de la surface de l'univers en somme. Et que dire de « la mèque », qui s'est transformée en « la Mecque », parce que l'algorithme a pris mon lecteur pour un analphabète qui ne sait pas écrire correctement, et qu'il a voulu lui imposer LA bonne orthographe, LE bon mot. Pauvres pêcheurs à la morue du siècle dernier ! Avoir sué sang et eau pour que des algorithmes soient programmés un siècle plus tard pour rendre leur travail invisible... Heureusement qu'il existe des auteurs comme le mien qui, au contraire, le donne à voir : « Kerano boette et mèque sa ligne avec des gestes d'automate². »

Parfois, mon auteur facilite la tâche à ses lecteurs pour qu'ils ne s'égarerent ou ne se découragent tout à fait. Par exemple, lorsque Kerano, toujours lui, (pardon, j'ai oublié de vous préciser que c'est l'un des personnages principaux de mon histoire), et bien, lorsque Kerano découvre dans le paysage islandais « une laccolite », le lecteur comprend tout de suite grâce à l'explication qu'il en donne, qu'une laccolite est « un volcan qui n'a pas explosé et que la terre a ravalé³ ». J'aime ça quand mon auteur joint l'utile à l'agréable, car avouez que c'est une définition beaucoup plus poétique que celle du téléphone portable : « Une laccolite est une intrusion de roches magmatiques qui se met en place parallèlement à l'encaissant en déformant la couche supérieure. »

L'Islande ! Quel mot magique ! Je vois bien que c'est mon titre *À Islande !* qui attire et qui séduit. L'appel du large, l'appel du froid et de la glace, l'appel des volcans, l'appel des sources d'eau chaude, l'appel des grands espaces que l'on veut croire encore vierges, l'appel d'un ailleurs où la vie serait différente, l'appel de l'inconnu, l'appel de toutes les représentations que l'on se fait sur ce pays.

Pour avoir été écrit par un auteur français, je n'ai pas à rougir de mon succès. Avant de me choisir pour mon seul titre, la majorité de mes lecteurs ont déjà fait le tour des rayonnages à la recherche des polars nordiques et de leurs frissons garantis, au sens propre comme au sens figuré.

Etant donné que mes confrères d'Indridason⁴ sont installés à quelques mètres de mon étagère, les conversations de leurs lecteurs arrivent souvent jusqu'à moi.

- Vous avez lu le dernier Indridason ?
- Le roi et l'horloger ? Non. Ce n'est pas un roman policier, alors je le laisse pour plus tard.
- Moi aussi... Je crois que j'ai lu tous ses romans policiers. Je suis fan !
- Pareil, j'adore ! Vous allez rire, mais quand c'est la canicule ici, je relis un de ses livres pour me rafraîchir !
- Ah bon ??? Et ça marche ?
- Plutôt, oui ! Dès que de la brume apparaît dans l'histoire, j'ai envie de mettre un pull. Quand c'est de la neige, c'est tout juste si je ne me mets pas sous la couette avec une tasse de thé bouillante !
- Incroyable ! Vous êtes une hypersensible !

² MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 29

³ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 245

⁴ Arnaldur Indridason est un écrivain islandais contemporain, auteur de nombreux romans policiers à succès

- C'est vrai ! Et c'est pour ça que j'adore les romans qui se passent dans le grand froid ; je trouve ça tellement rafraîchissant, c'est le cas de le dire ! Figurez-vous que pour mes 50 ans, avec mon mari, on a décidé d'aller en Islande.
- Ouah ! Quelle chance !
- On va faire une croisière qui partira du Havre.

Et là, je refuse d'en entendre davantage. Je veux bien faire rêver, je suis né pour ça. Donner l'envie d'aller découvrir l'Islande, j'en suis même fier. Mais qu'on y aille en croisière, sur le pire des monstres marins inventé par l'homme, je dis non, non, non, et non !

Est-ce qu'ils savent, mes chers lecteurs, que « un bateau de croisière expulse la même quantité de soufre que l'équivalent d'un million de voitures par jour », et que « un navire de croisière arrêté à quai pendant une heure émet autant de pollution qu'environ 30.000 véhicules roulant à 30 km/h ». Est-ce qu'ils réalisent que « s'ajoute à la pollution de l'air, celle liée au rejet des eaux usées déversées dans les océans, soit par exemple pour un paquebot de 4300 passagers, 1.9 millions de litres d'eaux usées soit 442 litres d'eaux usées par personne par jour. Quant aux déchets solides, on évalue la quantité produite à 19 tonnes par jour, environ 4.4 kg par passager. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est une information publiée dans le JO du Sénat du 08/06/2023, page 3607, comme l'a expliqué une enseignante à ses élèves venus voir une exposition sur le sujet dans nos locaux. Et je ne vais même pas commencer à parler des conséquences sur la faune et la flore marines...

Vous imaginez la tête de mes pêcheurs à la morue paimpolais devant ces géants des mers, ces villes ambulantes ? Est-il seulement possible d'imager leur réaction, eux qui s'effondraient de fatigue sur des « Matelas d'avoine et de cordes depuis longtemps avachis et qui ne sont plus qu'un torchis qui empest la crasse et le poisson. Même la condensation suinte une sale odeur de morue rance le long des parois. Tout, dans ce gourbi que des architectes ont calculé au plus juste, n'est que puanteur et vacarme dans le chaos permanent des vagues contre la coque.⁵ »

120 ans ont passé depuis leur histoire à *Islande*. En un peu plus d'un siècle, que de changements entre leur goélette de pêcheurs et le bateau de croisière des touristes !

De toute façon, je sais d'avance qu'ils vont être bien déçus, les croisiéristes. J'y reviendrai plus tard, mais figurez-vous que même Kerano (l'un des personnages principaux de mon histoire, dont je vous ai déjà parlé) s'est fait piéger par l'appel du grand large. Lui qui était un jeune instituteur breton d'origine paysanne, s'est laissé enivré par les mots et l'écriture de Pierre Loti. Il s'est identifié de tout son être à ceux qu'il considérait comme ses héros, ses modèles. Il a voulu, lui aussi, être l'un des leurs, être un *Pêcheur d'Islande*. Il a décidé qu'il allait vivre leur vie et non plus se contenter de la lire. C'est pour cette raison qu'il a embarqué comme pêcheur pour partir à *Islande* sur le *Catherine*. Des rêves d'aventure, il en avait plein la tête avec ses lectures de *Pêcheur d'Islande*. « Je m'imaginai, de retour à l'école après une rude campagne glorieuse de mille poissons, devant mes élèves ébahis sagement assis sur leur banc de bois, fiers de leur maître leur racontant des voyages plus tumultueux que le pire naufrage de leur père ou de leurs frères⁶ ».

⁵ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 12

⁶ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 133

Mais Kerano n'a pas le pied marin, et il découvre que la mer « ce n'est pas Loti, la mer, c'est Hugo⁷ » avec son cortège de peur, de souffrance, et de mort. Kerano le reconnaît : « Loti m'a fait tourner la tête, c'est vrai. Je me suis senti rustre d'être laboureur, et inutile d'être instituteur. Je me suis dit une fois au moins, pour une campagne, soit *Pêcheur d'Islande*, à récolter la morue des héros. Je n'ai récolté que la peur et la nausée, la puanteur des cabanes⁸, la hargne jalouse de l'équipage et toutes leurs ridicules superstitions. Les vomissements et les chiasses, les blessures, les engelures, tout ce que j'ai enduré en deux mois à peine !⁹ »

Pourquoi est-ce que je vous ai dit tout à l'heure que je sais d'avance que les croisiéristes vont être bien déçus ? Evidemment, je suis d'accord avec vous ; ils ne font pas le voyage en Islande pour boetter et mèquer. Ils n'ont rien à se prouver à eux-mêmes ou à prouver aux autres. Ils veulent simplement voir du paysage et passer du bon temps, dans un maximum de confort.

Vous êtes en train de penser que je suis en train de vous mener en bateau, qu'il faut comparer ce qui est comparable, et que je ferai mieux de me taire.

Que nenni ! Je suis solidaire de mes confrères et je prends toute ma part de responsabilité dans les fantasmes que nos auteurs font naître chez leurs lecteurs. Ces paysages magnifiques que vous aimez découvrir à travers mes pages, grâce à mes personnages, sont réels : « Kerano contemple à l'envi ce paysage grandiose. Du haut de la montagne où ils sont, il comprend la puissance minérale de ce pays. Les vieilles montagnes dressant encore leurs falaises fissurées ou leurs dômes érodés, et tout autour la mélasse pétrifiée des flots de lave plissant des ourlets hauts comme des collines, emprisonnant des lacs et des glaciers. Qu'avait-il fallu comme cataclysmes violents, comme chaos de fin du monde, comme fracas des éléments, pour construire cet immobile et paisible paysage, qu'un pâle soleil, au caprice des restes des nuages chassés par le vent, allume ou éteint de touches fauves ou acidulées¹⁰. »

C'est beau, n'est-ce pas... Les mots deviennent des formes qui s'animent, se colorient, se rapprochent et s'éloignent. Kerano est sur la montagne, et le lecteur aussi. Ils voient tous les deux la même chose. Kerano comprend le paysage qu'il découvre, et le lecteur prend soudainement conscience du voyage extraordinaire qu'il a fait avec Kerano depuis la toute première page, pour arriver avec lui jusqu'à cet endroit magique.

Ce paysage, cet espace qui s'incruste dans ses sens, je sens bien que mon lecteur n'a pas envie de le quitter. Il ne veut pas aller plus loin, pas pour l'instant. Alors, il me referme délicatement. Il a envie de retourner sur la montagne, mais il veut prendre son temps. Il a envie de relire les mots, il a envie de relire les lignes. Mais plus tard. Il relira plus tard. Pour le moment, il veut savourer ce qu'il a découvert. Il part avec un nouvel univers dans les yeux et dans le cœur. Il se sent plus léger. Lui seul sait pourquoi. Il ne pourrait l'expliquer, mais il se sent un homme différent, plus minéral qu'animal... C'est à chaque fois pareil. Aucun de mes lecteurs ne veut la quitter, cette montagne.

⁷ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 133

⁸ La cabane signifie ici l'espace de couchage

⁹ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p. 134

¹⁰ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, pp. 130-131

Quel croisiériste, sorti de son paquebot polluant, pourrait se targuer de jouir du même paysage et du même état d'âme ? Avec une population de presque 400 000 habitants, l'Islande accueille ces derniers temps (ou peut-être serait-il plus exact de dire, est envahie par) environ 2 millions de touristes par an. Forcément, il ne faudra pas s'attendre à être tout seul sur la montagne !

Finalement, c'est peut-être mes lecteurs qui restent chez eux, qui font le plus beau des voyages en Islande, allez savoir ! C'est vrai que je ne suis peut-être pas des plus objectifs...

Avant de vous parler de mes voyages à moi, car du pays, j'en vois aussi beaucoup, un dernier petit retour sur mon histoire *À Islande !*

Dès les premiers jours où il travaille comme pêcheur de morue sur le *Catherine*, parce que Kerano ne sait pas boetter, qu'il faut faire vite, et qu'il fait mal, il se blesse. « Les doigts et la paume sont enflés jusqu'au poignet. Le pouce a doublé de volume, la peau grise et distendue s'est moirée et gorgée d'humeur. C'est un panaris dont l'infection dégénère en phlegmon. Par endroits, des plaies se sont ouvertes, boursoufflées de bourgeons charnus et purulents¹¹. »

Oui, je sais, ce n'est pas très ragoûtant, mais c'était malheureusement la réalité. Et évidemment, pas de soins, pas de pause, aucune pitié. Blessés ou pas, les hommes sont au travail. La productivité avant tout pour ne pas compromettre le rendement du navire et les primes de l'armateur. « Ils boettent, hissent, gaffent et égorgent à tour de bras les morues qui se débattent. Les pieds dans les tripes, des poissons à l'agonie jusqu'aux hanches, ceux de l'égal les piquent, les éventrent et les décapitent d'un geste mécanique¹². »

Comment voulez-vous dans ces conditions que personne ne se blesse ?

Sans vous dévoiler la fin de mon histoire (sinon qui aurait envie de me lire ?), sachez seulement que mon auteur sidère plus d'un lecteur en décrivant les effets d'une crise de tétanos (de plusieurs, à vrai dire). Et oui, le tétanos ! Cela vous rappelle des souvenirs, bien sûr. Votre médecin ne vous demande-t-il pas régulièrement si vous êtes à jour dans vos vaccins, et en particulier si vous êtes vacciné contre le tétanos ? « Je vais le faire, je vais le faire », lui mentez-vous à chaque fois.

Chers lecteurs, si le tétanos n'évoque rien pour vous, et si vous avez besoin de vous convaincre de la nécessité de vous faire vacciner contre cette maladie, je vous assure que vous trouverez dans mes pages des descriptions qui vous feront courir chez votre médecin pour demander à être vacciné le plus tôt possible.

Comme vous le constatez, je me targue d'être utile et pour l'âme et pour le corps.

Je vous ai demandé au début ce que vous préféreriez. Que je vous parle des voyages que vous ferez avec moi, ou que je vous parle de mes voyages à moi ? Question rhétorique évidemment, car je ne vous ai pas laissé le choix, j'ai commencé par vous embarquer *à Islande*.

Mais moi aussi, je voyage, figurez-vous.

¹¹ MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p.18

¹² MANOOK I., *À Islande !*, Editions Paulsen, Paris 2021, p.27

J'arrive souvent chez mon nouveau lecteur le samedi. Ce que je préfère, ce sont les ambiances calmes, dans un salon ou dans une chambre. J'ai horreur du bruit. C'est normal, je vis dans un environnement paisible où dès que l'on entend la moindre sonnerie de téléphone portable (encore lui !), tout le monde fronce les sourcils.

J'ai horreur du bruit, mais j'adore prendre les transports en commun. Et vous savez pourquoi ? Parce que je suis l'objet rare que l'on tient entre ses mains, entouré de nuées de téléphones portables (encore eux !).

Je fais le fier en vous disant que je suis l'objet rare dans les transports en commun, mais pour être honnête, cela m'attriste profondément, car personne, à part mon lecteur, ne fait attention à moi. Avant, il paraît qu'on lisait beaucoup dans les transports en commun ou en les attendant sur un quai ou sous un abri de bus.

J'aurais bien voulu connaître cette époque. J'imagine déjà le dialogue entre mon lecteur assis dans son train de banlieue et une passagère enjouée qui s'essayerait en face de lui.

- Alors comme ça vous lisez du Manook ?
- Vous savez que c'est un pseudonyme j'imagine...
- Oui, mais je ne me souviens plus très bien... un nom qui se termine en kian, je crois.
- Patrick Manoukian.
- Ah oui, c'est ça ! Figurez-vous que c'est un bibliothécaire qui m'a fait découvrir cet auteur. J'étais dans le rayon des romans policiers et il me voyait tordre le cou à la recherche d'un livre. Il m'a demandé ce que je cherchais. Je lui ai dit que je cherchais un bon roman policier et il m'a conseillé un titre au nom impossible...
- Yeruldelgger.
- C'est ça ! Incroyable ! Vous avez une mémoire d'éléphant ! Moi, dès que j'ai lu un livre, j'oublie le nom des personnages, c'est terrible...
- Ce n'est pas grave...
- Non, vous avez raison... Je me souviens que c'était une super histoire très bien racontée. J'avais adoré le style. Et à *Islande !*, ça parle de quoi ? De L'Islande, je suppose...
- Et bien c'est l'histoire...

Mais trêve de rêverie, revenons à la réalité, et à mes voyages.

Une fois, alors que j'étais tranquillement installé chez une jeune mamie, son fils et sa petite-fille de trois ans sont arrivés. Ma jeune mamie, une grande lectrice, a cru bien faire en mettant entre les mains de sa petite-fille un album de contes illustrés. Une très bonne initiative, à mon sens.

L'enfant a ouvert le livre sur ses genoux et a cherché à en tourner les pages en faisant glisser ses doigts dessus, de droite à gauche. Puis, comme les pages du livre ne se tournaient évidemment pas, elle a inversé son mouvement et a fait glisser ses doigts de gauche à droite. Au bout d'un moment, comme rien ne défilait sous ses yeux malgré son balayage constant des pages qu'elle prenait pour un écran tactile, elle s'est mise à hurler pour manifester sa frustration. Il a fallu beaucoup de temps pour la calmer et surtout pour comprendre d'où venait « le problème ».

Mais qui vois-je arriver ?

C'est mon dernier lecteur ! Celui qui m'a rapporté la semaine dernière. Je le vois venir vers moi d'un pas décidé. Pourtant, il m'a déjà lu !

Tiens, donc. Il s'arrête devant l'affiche qui est scotchée sur la vitre devant moi, et qui me bouche la vue sur le petit coin de verdure, dehors. Il lit : *7^{ème} CONCOURS DE NOUVELLES "À chaque page un nouveau voyage"*. Il ne bouge pas. Je ne suis pas surpris. Souvent, les lecteurs restent plusieurs minutes immobiles devant une étagère, à lire et à relire les titres, jusqu'à ce qu'il y en ait un qui les séduise plus qu'un autre.

Il reste bien longtemps immobile, je trouve... Il est peut-être en train d'admirer le graphisme de l'affiche, de laisser son imagination s'enrouler dans les vagues, ou se détacher des pages...

Il se retourne vers moi, puis se retourne vers l'affiche, puis se retourne vers moi. C'est quelqu'un d'indécis. Je l'avais déjà remarqué lorsqu'il avait hésité à m'emprunter, parce que je n'étais pas un roman policier.

Mais là, il n'hésite plus. Il m'attrape de nouveau, doucement, et murmure « L'Islande ! Quel mot magique ! »